

anglais, incapable de se soutenir s'il lui avait retiré son appui. Quel crime avait-il commis ? Il aimait sa patrie et voulait la voir indépendante. (Applaudissements.)

Après s'être élevé contre l'illégalité flagrante de cette condamnation, l'orateur dit que dans la sentence prononcée contre M. O'Connell, se trouve la condamnation de l'Union. Notre devise doit être actuellement ainsi conçue : *Vesti, tu nulla retrorsum*. Il n'est plus possible, après ce qui s'est passé, de penser à une transaction. Il faut aussi que tout bon Irlandais s'unisse à nous. Vainement mes yeux cherchent ici un homme dont l'éloquence et l'expérience pourraient nous être d'un si grand secours : M. Sheil ne siège pas au milieu de nous.

Après avoir remarqué cette absence fâcheuse, l'orateur annonce qu'il a fait le vœu de s'abstenir de toute liqueur forte jusqu'à ce que l'œuvre de la nationalité irlandaise soit terminée.

M. Thomas M'Nevin propose la rédaction d'une adresse à M. O'Connell, pour exprimer au libérateur l'indignation inspirée à tous les Irlandais par sa condamnation. On y remarque cette phrase; Notre objet est le bien de tous, notre moyen pour l'obtenir sera l'union de tous.

M. Barry appuie cette motion, qui est adoptée.

M. John O'Neil, de Bonown-Castle, demande que l'on adopte une résolution pour qu'à l'avenir, tous les 20 mai, jour anniversaire de l'emprisonnement de M. O'Connell, le plus habile champion de la liberté civile et religieuse dans le monde entier, il y ait des réunions générales dans les paroisses d'Irlande. Ce sera une belle occasion de renouveler le serment de demeurer fidèle au principe solennel : qu'une législation locale est nécessaire à la prospérité de l'Irlande, et que l'Irlande y a droit.—Adopté.

Il est donné lecture d'une lettre de Nicolas Maher, représentant du canton de Tipperary. Il s'oblige à payer 5 liv. tous les premiers du mois pendant la captivité d'O'Connell. Il donne également 100 liv. pour contribuer à payer l'amende dont a été frappé le libérateur. Le Gouvernement a mal calculé s'il s'imaginait effrayer les Irlandais par les chaînes et les verroux. Les Irlandais ne se laissent point intimider, et le cri du peuple n'en retentira pas moins d'un bout à l'autre de l'Irlande.

Daniel O'Connell (junior) donne à l'Association l'assurance que tous les conspirateurs sont en parfaite santé et dans les meilleurs dispositions d'esprit. Mon père surtout, ajoute-t-il, est enchanté de subir la prison pour la cause de l'Irlande. (Applaudissements.)

Sur la proposition de M. O'Brien, les trois fils du lord-lieutenant de Dublin sont reçus membres de l'Association.

M. Richard Scott propose qu'une souscription soit ouverte non seulement en Irlande, mais encore en Europe et en Amérique, pour acheter une propriété pour M. O'Connell. Il est interrompu par M. Daniel O'Connell, qui lui fait remarquer que son père n'a jamais permis que pareille question fût mise en discussion.

M. Scott.—Je n'ai jamais communiqué à M. O'Connell une pensée qui m'est personnelle, et je déclare que si jamais on voulait réaliser ce projet, je m'engage à verser pour cet objet 50 liv. st.

M. O'Brien annonce qu'il a reçu 1,000 liv. de Boston. (Applaudissements.) La rente perçue pendant la semaine s'est élevée au chiffre énorme de 2,596 liv. sterl. (Bruxelles applaudissements.)

Le révérend M. Tierney (l'un des accusés) est appelé au fauteuil, et l'assemblée se sépare peu de temps après.

ÉTATS-UNIS.

On lit dans le *Courrier des États-Unis* au sujet des troubles de Philadelphie :

Guerre Civile à Philadelphie.—Nous avons des déplorable nouvelles à emprunter à la chronique américaine des trois derniers jours. Le glorieux anniversaire du 4 juillet a eu un triste lendemain. Depuis vendredi, la ville de Philadelphie est devenue encore une fois un théâtre de guerre civile et religieux, de meurtres et d'incendies. C'est-à-dire, les Américains n'ont, dont nous allons raconter les excès, n'ont pas même eu le prétexte de prétendus provocateurs de la part des concitoyens d'origine étrangère. Le 4 juillet ils avaient eu la pensée, aussi anti-nationale qu'imprudente, d'organiser leur fête à part, d'où furent exclus, sans exception, tous ceux qu'ils appellent étrangers, et qu'ils traitent en ennemis. Ceux-ci qui, en grande majorité, se composent d'Irlandais catholiques, avaient très modérément pris leur part de ce grossier outrage fait à leur concitoyen, et ils s'étaient bornés à lutter d'éclat et d'enthousiasme avec les natifs pour célébrer l'indépendance de cette patrie qui, il y a soixante-huit ans, n'aurait pu compter que des étrangers. Dès le matin hommes et femmes s'étaient réunis en foule dans les temples éparpillés, et y avaient, par deux fois, par la rage sacrilège de leurs natifs, pour adresser au Tout-Puissant des vœux en faveur de cette indépendance dont ils sont si fiers d'être les défenseurs. Nulle part chez les Irlandais il ne s'était manifesté des intentions hostiles contre leurs frères ennemis. Nous en prenons à témoin les journaux mêmes qui, naguère avaient si bien su exagérer leurs torts et qui se sont trouvés, cette fois, impuissants à signaler un seul fait qui pût être légitime, sinon les vengances, du moins la colère des natifs. On a, il est vrai, présumé de provocations aux Irlandais, mais est-ce leur faute si on les a calomniés ? Voici les faits :

Le 4 juillet, les réjouissances des Américains d'origine étrangère se firent en Irlande, que les autorités de la ville crurent devoir proscrire, pour la protection de ceux-ci quelques mesures de précaution. La nuit venue, elles furent scrupuleusement transportées à un édifice de bois dans l'église de St.-Philippe de Néri, situées au coin de Queen et Seco d'St.-ets. Le lendemain matin ce dépôt d'armes fut dévalisé par un individu nommé Wright B. Ardis, l'un de ces héros incendiaires de la précédente émeute, et cet homme, se montrant à la tête d'une bande de natifs, se rendit à l'église, enfoua les portes, puis, s'étant emparé de douze fusils déposés là, il reprit triomphant au milieu de la foule qui s'était grossie sur ses pas, et lui montra le trophée de sa facile victoire comme une preuve des prétendus complots des catholiques, contre lesquels ils firent retentir des menaces de mort. La police, avertie de ce qui se passait, se transporta sur les lieux et réussit à se faire restituer les fusils dont un d. s. prince-paux magistrats de la ville expliqua la trouvaille dans l'église de Saint-Philippe.

L'émeute, humiliée sans doute d'une explication qui, en déchargeant les catholiques

de toute responsabilité, témoigna d'anciennes craintes qu'avaient inspirées aux autorités les haines fanatiques de la race, l'émeute, d'abord, refusa l'ajournement de la justification des Irlandais et il fallut l'intervention de la troupe pour les faire séparer. L'ordre et le calme régneront jusqu'au samedi soir, il y avait cependant des symptômes alarmants qui ne donnaient que trop lieu de craindre un orage. Dans la soirée, en effet, une foule nombreuse et menaçante se porta aux alentours de Saint-Philippe, mais l'église était occupée par un bataillon d'artillerie qui repoussa toutes les attaques. Un épisode assez grave eut lieu alors. Parmi les citoyens ennemis qui s'étaient rendus sur le théâtre du danger pour conjurer les calamités qui se préparaient, se trouvait l'honorable M. Naylor, ex-membre du congrès. Dans un des assauts livrés par l'émeute à l'église, un officier ayant eu de voir tomber aux hommes qu'il commandait de mettre en joue, M. Naylor s'écria : "Ne faites pas feu !" et ce cri d'humanité fut accueilli par les émeutiers avec des hourrahs d'enthousiasme. Le général Cadwallader donna aussitôt l'ordre d'arrêter M. Naylor qui fut détenu prisonnier dans l'église jusqu'au lendemain.

Le dimanche, la nouvelle de cette arrestation s'étant répandue, les amis de M. Naylor accoururent pour demander sa mise en liberté sans caution, mais le général Cadwallader, craignant sans doute de donner un chef à des perturbateurs, refusa de le conduire devant les magistrats civils. Ce refus causa une vive exaspération, et bientôt la foule se mit en mouvement pour envahir l'église et délivrer le prisonnier. Pendant les pourparlers qui eurent lieu, de nouvelles compagnies de milice étaient venues grossir les forces du général Cadwallader. Mais les émeutiers avaient eu le temps aussi de se procurer des armes, et ils avaient instantanément pris, sur des navires, quelques pièces de canon qui furent traînées devant l'église et portées sur l'une des portes. La milice fut alors sommée de céder à M. Naylor, mais elle ne fit aucune réponse. Aussi tôt les canons, chargés de boulets et de pierres, furent déchargés sur la porte dont les panneaux volèrent en éclats. La canonnade ne cessa que lorsqu'un vilain projet de M. Naylor auquel le général Cadwallader avait enfin rendu la liberté dans l'espoir de calmer l'exaspération des assaillants. Mais cet acte de faiblesse ne fit qu'encourager leur audace, et ils continuèrent à se battre sur un autre point, ils déchargèrent plusieurs volées de mitraille dans une croisée de l'église.

C'est que ce n'était pas assez, pour eux, d'avoir obtenu la délivrance de M. Naylor ; ils voulaient en core qu'il livrât à leur merci une compagnie de milice irlandaise que le général Cadwallader avait stationnée dans l'intérieur de St-Philippe, et qui, d'ailleurs, n'avait resté impuissante au poste qui lui était confié. C'était la compagnie dite *Hibernia Greens*. Le général se décida à lui faire évacuer l'église, mais les divers compagnons américains, qui se trouvaient là, voulurent au lieu de la suite écartée, et se s'avancèrent au milieu de la foule, flanquée d'un côté par les *Musket Rifles*, de l'autre par les *Mechanics Yipes*. L'apparition des *Hibernia Greens* fut saluée de sifflets, et ils eurent grand peine à ne pas laisser leurs rangs par leurs ennemis qui se ruèrent sur eux avec impétuosité. Ils se virent enfin serrés de si près qu'ils eurent devoir faire feu mais ils vécurent sur du feu en l'air, car bien qu'ils tirassent à bout portant, ils ne blessèrent ni qu'un seul individu. Cette fusillade fut malheureusement le signal de la déroute pour les divers compagnons américains ; les *Greens* se débattirent aussi, et eurent à courir à travers les rues, poursuivis par leurs ennemis. Un des pauvres fuyards, nommé Callagher, ayant réussi à atteindre sa maison, se retourna sur le seuil de la porte et déchargea sa double carabine sur ceux qui s'étaient attachés à ses pas. Sa maison fut bientôt envahie ; il fut saisi et traîné dans le vestibule des rues : "des centaines de misérables, dit le *Gazette de Philadelphie*, trépignèrent sur son corps avec une violence dénotative." Nous étions textuellement, car nous n'osions pas nous faire les auteurs responsables de pareilles horreurs.

Les faits que nous avons rappelés avaient eu lieu de 10 à 2 heures. Jusqu'à 7 heures, le combat fut sans interruption, la milice ayant abandonné l'église sur laquelle s'était acharnée la foule populaire, et cependant, à peine les assiégés avaient-ils été maîtres du sanctuaire, qu'ils l'avaient respecté. Un citoyen natif, dont nous aimons à citer le nom, M. Gower, avait eu l'heureuse inspiration de hisser le drapeau américain au sommet du clocher. Vers 7 heures du soir, cependant, les mouvements de la foule commencent à se ralentir. Le général Cadwallader concentre, autour de l'église Saint-Philippe, des forces plus considérables que le matin. Pendant que plusieurs compagnies montaient dans Second street, elles se virent tout-à-coup barrer le passage par un bande de malfruits. On fit marcher pour les refouler, et l'un des officiers s'était trouvé face à face avec un de ses misérables qui ne voulait pas reculer, il le frappa du plat de son épée. Une lutte s'engagea entre ces deux hommes, et il résulta un moment de désordre dont la foule profita pour se précipiter au milieu de ces compagnies de milice. Celles-ci, alors, firent un feu de file, et plus de trente balles atteignirent l'assaut leur but. Cette milice de nuit l'émeute en fuite, mais elle ne tarda pas à se rallier près du marché de Walnut, et de là remonta Front et Queen street pour aller prendre position près de l'église avec deux pièces de canon. Plusieurs décharges furent faites sur la milice, dont on compte les pertes à 6 morts. Des escarmouches eurent lieu pendant presque toute la nuit. Vers deux heures du matin, cependant, tout cessa dans le silence, mais ce n'était qu'une trêve qui ne devait pas durer longtemps, car les voyageurs, arrivés hier de Philadelphie, ont annoncé qu'au moment de leur départ, à 7 heures du matin, une vive canonnade se faisait entendre dans la direction de Saint-Philippe. Le lendemain, par un hier soir de Philadelphie, aura donc eu lieu une émeute, cette nuit, mais trop tard pour que nous puissions les ajouter au sanglant bulletin du dimanche, le détail de nouveaux crimes pendant la journée de lundi.

ISCHEL ET ANDRÉ HOFER.

Voici quelques fragmens du *Pélerin*, que M. d'Arincourt a bien voulu nous communiquer :

"Ischel attendait l'empereur et l'impératrice. De brillans préparatifs avaient lieu pour les recevoir : le Styrie se parait de guirlandes et de fleurs ; des arcs de triomphe s'élevaient, et c'était vraiment un spectacle touchant que celui d'une population entière s'élançant avec amour et bonheur au devant de ses souverains.

Par malheur, de gros nuages couraient sous les cieux. Rien ne décourageait pourtant les montagnards. Ils achevaient leurs travaux en dépit des vents et de la pluie. Leur joie et leur bonheur n'étaient pas dans l'attente d'une fête où il y aurait spectacle et plaisir : ils étaient, tout simplement, dans la vive satisfaction de posséder chez eux leur monarque. Ce monarque, c'était leur père ; il y avait là plus que le prestige de la royauté, il y avait le sentiment de la famille. Leur empereur, c'était la représentation de leur patrie. Ils allaient se prosterner devant lui, non-seulement comme devant leur chef, mais devant leur palladium. *Dieu, la nation et l'empereur !* Ces trois cultes ne leur sont qu'un.